



LE
ROSAIRE
POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR

LES PERES DOMINICAINS

DU

COUVENT DE ST-HYACINTHE

P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. IV, No. 4, Avril 1900

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

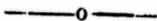
GRAVURE : S. Vincent Ferrier.....	5
Le Rosaire, trésor de mérites.....	2
La Résurrection de Notre-Seigneur.....	3
Saint Vincent Ferrier.....	4
Jésus en croix.....	6
Des indulgences du Rosaire.....	7
Notre-Dame de Bon-Secours.....	8

LE ROSAIRE, TRÉSOR DE MÉRITES

L'espérance, oh ! comme elle doit se réveiller ardente dans le cœur de l'associé, fût-il le plus grand pécheur du monde. Comment serait-il possible qu'ayant toujours devant les yeux Jésus, qui pour lui naît petit enfant dans une crèche, s'offre dans le temple à son divin Père comme victime de propitiation ; Jésus qui pour lui souffre dans le jardin et en toute sa passion, qui du haut de la croix étend les bras pour l'embrasser, incline sa tête pour lui donner le baiser de paix, prie son Père de lui pardonner et lui donne Marie pour mère ; Jésus qui lui montre enfin dans sa gloire les récompenses éternelles qu'il lui prépare, et l'assure, en envoyant le Saint-Esprit sur les apôtres, qu'il lui donnera toutes les grâces dont il a besoin pour les obtenir ; Jésus enfin qui, dans les gloires de Marie, lui rappelle qu'il a au ciel une Mère toute-puissante auprès de Dieu, et qui prie sans cesse pour lui ; comment serait-il possible, répétons-nous, qu'un associé ne sentit pas à de telles considérations son cœur se dilater de la plus vive espérance, de la plus consolante confiance en un Dieu si bon et si miséricordieux, en une Mère si puissante et si aimante ? Oh ! combien de fois, pour ignorant et grossier qu'il soit, doit-il répéter à sa manière cette douce parole, que le prophète Isaïe prédisait devoir être répétée par tous ceux qui auraient eu le bonheur de connaître Jésus : Voilà mon Dieu, mon Sauveur. Ah ! je veux en lui grandement espérer et ne jamais craindre ! Combien de fois, se retournant vers Marie, il doit lui dire plein de confiance : Ah ! Marie, ma mère, mon espérance après Jésus, secourez-moi !

Quant à la charité, comment serait-il possible aussi que le cœur de l'associé, se trouvant sans cesse entre les cœurs ardents de Jésus et de Marie, ne s'enflammât pas tout entier de saint amour, d'un amour tendre dans les mystères joyeux, fort dans les douloureux, et de très étroite union dans les glorieux ? Combien de fois doit-il dire dans son cœur à l'Enfant Jésus, avec l'Épouse des sacrés cantiques : Qui me donnera, mon frère, toi qui sucas la vie au sein de ma mère, de te donner un brûlant baiser d'amour ? Quand il le contemple ensuite dans sa passion et sa mort sur la croix, ayant à ses côtés Marie, qui ressent toutes les douleurs de son Fils, peut-il s'empêcher de pleurer, de détester tous ses péchés, cause funeste de tant de souffrances ; de se résigner à souffrir toute affliction pour s'acquitter envers Notre-Seigneur et sa Mère, et de répéter, avec l'apôtre saint Paul, que rien ne le séparera jamais de l'amour de son Jésus, ni la tribulation, ni la douleur, ni la faim, ni la nudité, ni la persécution, ni le glaive ? En contemplant ensuite Jésus ressuscité

qui monte au ciel, il le suit par le désir, et soupire, comme l'apôtre, après le moment où il sera délivré des liens du corps, pour être plus vite auprès de lui, son amour, son trésor et son tout. En voyant le céleste feu dont l'Esprit-Saint enflamme les disciples assemblés au Cénacle, il désire brûler de ce feu divin, et, en considérant Marie mourant du pur amour, il veut, lui aussi, mourir d'amour.



LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

Le combat terminé, au moment même où le dragon infernal se croyait sûr de la victoire, tout à coup Jésus-Christ fit éclater la toute-puissance de la divinité qui résidait dans son âme. Comme un lion courageux, il descendit jusqu'au fond de l'abîme, il se saisit du fort armé, le terrassa, lui enleva les victimes qu'il retenait captives, et le priva des droits qu'il avait exercés jusqu'alors sur les membres, pour le punir d'avoir voulu violenter le chef. Véritable Samson, il écrasa ses ennemis en mourant. Agneau sans tache, il délivra ses prisonniers du lac où il n'y avait point d'eau, et au même instant une lumière nouvelle brilla aux yeux de ceux qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et mit le comble à leurs désirs. Le troisième jour après cette victoire, l'auteur de la vie, vainqueur de la mort, ressuscité des morts, le véritable Joseph délivré de sa prison par ordre du souverain Roi, est dépouillé des cheveux de sa faiblesse et de sa mortalité, et revêtu d'une robe resplendissante et immortelle.

Considérez maintenant la joie de tous les saints personnages auxquels le Sauveur apparut le jour de sa résurrection ; la joie des saints patriarches qui, depuis tant de siècles, attendaient dans les limbes cette heure fortunée ; la joie de la très-sainte Vierge, qui avait tant souffert pendant les jours de la Passion, et qui maintenant se trouvait si consolée ; la joie de Marie, de Madeleine surtout, elle qui aimait tant son Sauveur, et qui était si heureuse de le voir ressuscité ; la joie des apôtres, enfin, eux qui regrettaient si vivement l'absence de leur Maître, et qui étaient si ravis de le retrouver au milieu d'eux. Ne vous contentez pas de considérer cette joie, mais priez le Seigneur de vous la faire partager. Du reste, ce ne fut pas en ce jour seulement que le Sauveur apparut à ses amis ; pendant quarante jours, il le fit plusieurs fois et de différentes manières, buvant et mangeant avec eux, afin d'affermir notre foi ; nous faisant des promesses, afin d'exciter notre confiance, et, plus tard, nous en voyant ses dons du haut du ciel, afin d'exciter notre amour,

SAINT-VINCENT FERRIER

5 AVRIL

St Vincent Ferrier ne prêchait jamais en aucun endroit sans la bénédiction de l'évêque diocésain, ni la permission du Supérieur de son Ordre.

Avant d'entrer dans une ville pour l'évangéliser, il se jetait à genoux avec toute sa suite, puis il priait pour le peuple à qui il allait prêcher le jugement. Son entrée était ordinairement très solennelle. Evêque, clergé, magistrats, une foule nombreuse accourait à sa rencontre. On l'honorait à l'égal d'un ange du ciel. On chantait avec enthousiasme des psaumes et des cantiques.

A l'arrivée du saint en un lieu, son premier soin était de se rendre à l'église pour y adorer le Très Saint Sacrement ; puis il se retirait dans le couvent de son Ordre, si la ville en possédait un, ou bien dans le palais de l'évêque, pour être plus utile au peuple.

En entrant dans la maison qu'il devait habiter, le saint ne se reposait pas. Il continuait ses exercices de piété et ses pratiques de pénitence. Il jeûnait, lisait la Sainte Ecriture et faisait oraison. Chaque soir, avant la collation, il s'administrait une discipline sanglante. L'homme de Dieu se couchait tard et dormait peu.

La nuit, il récitait son office à genoux ; et au point du jour, Vincent se confessait et se rendait à l'église, pour chanter solennellement la messe. Après la messe, il prêchait en plein air et sa voix arrivait avec force jusqu'aux extrémités de son nombreux auditoire.

Le sermon fini, le saint s'arrêtait au pied de la chaire pour bénir les malades et pour les guérir. Une cloche avertissait le peuple de cet instant, et on l'appelait la cloche des miracles.

Quand il avait terminé cette œuvre de charité, le saint se rendait à l'église avec d'autres prêtres, pour y entendre les confessions de ceux qui s'étaient convertis, et il y demeurait jusqu'à midi, heure de son repas. On lisait l'Ecriture Sainte pendant que le frère Vincent prenait sa frugale nourriture. Puis il méditait pendant quelque temps, il chantait les vêpres, prêchait encore au peuple et entendait les confessions.

Le soir, il prêchait dans les communautés ou à des réunions particulières. Enfin, à l'entrée de la nuit, il présidait une procession de pénitents qui se donnaient publiquement la discipline, et c'est par cette cérémonie que St-Vincent Ferrier terminait les exercices publics de son ministère, et sa laborieuse journée toute dépen-
sée au salut des âmes.



S. VINCENT FERRIER

JÉSUS EN CROIX

Considérez comment Jésus fait tenir à son corps, sur la croix, la posture la plus propre à exprimer les douces et puissantes dispositions de son amour pour nous. Il étend les bras : c'est qu'il veut embrasser tous les hommes ; il baisse la tête comme pour nous donner le baiser de la réconciliation, et nous permettre d'en recueillir aussi le bienfait sur son visage divin. Il a les mains percées, pour témoigner qu'il ne peut retenir les grâces dont elles sont pleines ; sa poitrine est ouverte et son cœur percé, pour nous y recevoir et nous enivrer de douceurs ineffables. Enfin, il demeure longuement attaché à l'instrument de son supplice pour montrer la fidélité constante et généreuse de sa charité.

Ame fidèle, pourquoi différez-vous donc de vous en approcher ? Sont-ce ses baisers sauctifiants que vous craignez ? Votre esprit redoute-t-il les étreintes de son amour ? Ne craignez pas : son cœur sera votre ardent refuge, le feu de sa dilection sainte vous embrasera, son sang précieux deviendra comme le bain salulaire où vous pourrez vous plonger, au lieu de celui de soufre et de glace où vous avez mérité justement d'être jeté. Si la compassion que vous éprouvez pour ses tourments ne peut supporter que les clous le fasse souffrir, consolez-vous ; ils impriment plus profondément dans son cœur l'amour extrême qu'il conserve pour nous. Oui, ô Dieu sauveur, j'avoue que vous êtes sur la croix un bouquet de myrrhe bien amère ; mais aussi, vous êtes le beau raisin de la vigne d'Engaddi, et vous contenez toutes les délices ! O vigne taillée, entourée de fossés, couchée, liée, vendangée, foulée, pressée et coulée, qui avez produit pour moi le vin délicieux de l'éternité qui est réservé à vos vrais amis !

La croix est une échelle mystique semblable à celle que vit le saint patriarche Jacob, par laquelle Dieu descend jusqu'à nous, et nous montons jusqu'à lui. C'est par elle que le Rédempteur, avec une admirable condescendance de son amour, est venu soulager nos misères, et c'est d'elle qu'il est retourné à son Père pour traiter l'affaire de notre salut en lui présentant les actes héroïques produits par sa religion. C'est un instrument divin qui, après avoir reçu les abaissements du Fils de Dieu, ces abaissements qui l'ont mené jusqu'au dernier degré d'anéantissement de la créature, a élevé l'homme, vil et misérable, jusqu'au ciel, et l'a acheminé au bonheur souverain de l'éternité. C'est un canal délicieux par lequel nous attirons encore les plus riches faveurs du sein du créateur et nous lui envoyons les saints élans de nos désirs. La croix est le lien puissant qui unit notre esprit à Dieu, aussi est-elle, en nous, le gage précieux de no-

tre espérance, comme elle est, en lui, le motif du bien qu'il a résolu de nous faire à jamais ; elle n'est pas seulement la clef qui ouvre le ciel à l'âme sainte, elle lui ouvre aussi la porte des connaissances surnaturelles, des secrets de la divinité, de la familiarité avec sa bonté, et de ses communications les plus intimes et les plus élevées. Aussi Dieu s'en sert-il pour toucher nos cœurs, pour obtenir l'amendement de notre vie, pour régler nos passions, pour anéantir notre propre volonté, et pour attirer toutes nos facultés à son amour. O endurement épouvantable de mon cœur !

DES INDULGENCES DU ROSAIRE

La principale utilité du Rosaire pour les âmes est de les sanctifier par la méditation assidue des mystères de notre foi. Le Rosaire a fermé l'enfer et ouvert le ciel à des millions de pécheurs ; c'est là surtout ce qui doit nous le rendre cher, à nous enfants de l'Eglise militante.

Mais ce qui doit aussi nous engager à pratiquer et à propager cette dévotion, c'est qu'elle nous permet de venir en aide dans une large mesure aux âmes du Purgatoire. De toutes les dévotions approuvées par l'Eglise, il n'en est aucune qui soit plus riche en indulgences et qui permette de les gagner plus facilement.

Nous en indiquerons ici quelques-unes en particulier.

1o Le 26 février 1491, le pape Innocent VIII, pour favoriser la dévotion au très saint nom de Jésus, devant lequel fléchit tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, accorda aux confrères du Rosaire, et à eux seuls, une indulgence de cinq ans et cinq quarantaines, chaque fois qu'ils prononceraient le saint nom de Jésus dans l'Ave Maria de leur Rosaire, soit qu'ils le récitent d'un seul trait, ou en trois chapelets, soit qu'ils le divisent dizaine par dizaine, pourvu qu'ils méditent les mystères. A l'époque où fut accordée cette indulgence, la Salutation Angélique s'arrêtait à ces paroles : *et benedictis fructus ventris tui*. C'est pour encourager les fidèles à y ajouter le nom du Sauveur qu'Innocent VIII a accordé cette indulgence, et c'est depuis cette époque que l'on dit : *et benedictus fructus ventris tui, Jesus*.

2o Par cette même bulle, Innocent VIII accorde une indulgence de cent ans et cent quarantaines chaque jour à tous les membres de la confrérie du Rosaire qui portent simplement sur eux, et même sans que ce soit d'une manière ostensible, le Rosaire de quinze dizaines, ou le chapelet rosarié de cinq dizaines.

30 Le pape Alexandre VI, dans sa bulle *Illius qui*, du 13 juin 1495, a doublé cette indulgence, ce qui porte à dix ans et dix quarantaines l'invocation du nom de Jésus, à deux cents ans et à deux cents quarantaines la pratique pieuse de porter sur soi le Rosaire.

Il est facile de voir, par ce qui précède, que si l'indulgence de de cinq cents jours par grain accordée aux chapelets, dits des Pères Croisiers, est une grande faveur, elle ne peut être comparée aux avantages du Rosaire ; surtout, qu'outre les indulgences dont nous venons de parler, il en est une autre que le pape Innocent VIII accorde par la même bulle, et qui fait gagner soixante mille ans et autant de quarantaines à celui qui récite le chapelet de cinq dizaines. Ce nombre a été doublé comme pour les indulgences précédentes par le pape Alexandre VI.

Cette libéralité de Souverains Pontifes, ouvrant si largement les trésors de l'Eglise à la dévotion du Saint Rosaire, doit être pour nous un puissant encouragement à la pratiquer et à la faire connaître.



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS



Une princesse anglaise nommée Mathilde, fut surprise en mer par un orage effroyable. Une nuit profonde dérobaît à la vue les eaux et le ciel ; tout annonçait une tempête furieuse. Mathilde était sur le tillac, le visage pâle, mais ferme. “ Ayez bon courage, dit-elle aux matelots déconcertés. Notre-Dame est aussi bonne que puissante, elle nous servira certainement. Que l'un de vous se mette en vigie, et sitôt qu'il apercevra la terre, je chanterai un hymne à la Vierge de Bon-Secours, et je fais vœux de bâtir une chapelle sur le rivage où nous aborderons.”

La princesse avait à peine prononcé son vœu, que les signes de la tempête disparurent, les vagues soulevées s'aplanirent, le vent changea et fit prendre au vaisseau sa route vers la Normandie. Tout à coup le pilote se s'écria : “ Cante Reyne ! vecchi terre—Chantez, reine ! voici la terre.” Et la reine entonna un cantique à la Sainte Vierge, que tous les matelots répétèrent joyeusement, les mains jointes et la tête nue. Le vaisseau, en effet, ne tarda pas à aborder dans la petite baie de Normandie. Le premier soin de la princesse fut de désigner l'emplacement de la chapelle dont elle voulut, avant de s'éloigner, poser elle-même la première pierre.